



Dukas et le transhumain

Lorsqu'on porte sa réflexion sur ce qu'on me permettra d'appeler les appréciations-clichés, ou les évaluations-passe-partout auxquelles donnent lieu les œuvres des créateurs authentiques, on ne peut manquer de noter qu'elles se développent selon une ligne de moindre résistance qui n'est guère moins précisable dans l'ordre de l'esprit que dans le domaine de la matière. C'est cette ligne qu'ont suivie ceux qui ont célébré l'« impressionnisme » de Claude Debussy, ou encore ceux qui, lorsque le nom de Paul Dukas est prononcé, exaltent tout aussitôt sa « maîtrise », ou sa « magie » orchestrale, comme si c'était là véritablement le réduit de son originalité. Mais il suffit d'évoquer l'Andante de la Sonate, ou la onzième variation pour reconnaître que l'essence peut être ici, je n'ose dire appréhendée — mais reconnue à travers un certain contour mélodique, à travers un enchaînement harmonique, sans qu'intervienne encore en aucune façon le don à la fois second et étrange-

ment complexe auquel on se réfère en louant cette « maîtrise » et cette « magie ». A condition de substituer le mot compositeur au mot philosophe, nous pouvons à mon sens porter au compte du musicien là thèse célèbre d'Henri Bergson. « A mesure, dirons-nous, que nous cherchons à nous installer dans la pensée du compositeur, nous voyons... la complication diminuer. Puis les parties entrent les unes dans les autres. Enfin tout se ramasse en un point unique dont nous sentons qu'on pourrait se rapprocher de plus en plus quoiqu'il faille désespérer d'y atteindre. » (Cf. *Intuition Philosophique*, dans la *Pensée et le Mouvant*). Eh ! oui, désespérer ; contrairement à un lieu commun qui est en réalité un non-sens, ce n'est pas la musique qui est un langage plus vague que l'autre ; c'est en réalité le langage qui, par le caractère d'abstraction qui lui est propre, est impuissant à enserrer dans ses mailles trop lâches l'individualité parfaite du réel musical. La retombée sur l'accord de ré mineur dans la reprise de la onzième variation, avec la si caractéristique suppression de la médiate, nous livre de la façon la plus immédiate l'essence particulière du *sombre* chez Paul Dukas, ce même *sombre* qu'évoquent les premières mesures d'*Ariane*. A quels repérages indirects procéder pour traduire *allusivement* ce que toute oreille musicienne saisira d'emblée ? Il me suffit quant à moi d'évoquer par contraste les accords inoubliables qui, dans la scène du II^e acte de *Pelléas*, entre Golaud et Mélisande, conjurent pour nous la vieille demeure d'Arkel. Palais vétuste et lézardé par la durée. Il y a au contraire, oserai-je avancer, chez Dukas un *mineur* absolu qui est par delà toute tristesse, tout regret, toute nostalgie ; en d'autres termes par delà toute émotion enchaînée au temps. Un mineur absolu qui est en quelque manière antitypique du majeur absolu de Jean-Sébastien Bach, et du même degré musical. Et ici pourrait s'entreprendre, je pense, l'étude encore inabordée de ce qu'il faudrait sans doute appeler un psychologique, un tragique *transhumain*. Le *transhumain*, qu'il ne faut confondre ni avec l'inhumain, ni avec un surhumain problématique que la mythologie nietzschéenne nous oblige à considérer d'un regard méfiant, le transhumain est un monde d'outre-océan où bien peu ont accosté, même parmi les grands musiciens. Parmi les contemporains, j'entends parmi ceux que nous avons pu coudoyer les uns ou les autres, seul, avec le Gabriel Fauré de la période finale, celui des *Quintettes*, des dernières Sonates et de l'*Horizon Chimérique*, oui, seul Paul Dukas, et à un stade de la vie bien moins avancé, y établit sa demeure. *Ariane*

est la voix même du transhumain ; et si l'on me demande une définition de ce terme hasardeux, je dirai que c'est ce qui dans l'homme passe infiniment l'homme sans cependant se résorber dans une universalité dépersonnalisée, sans d'ailleurs passer non plus de ce chef dans la transcendance de Dieu. Le transhumain, c'est le stellaire dans l'homme. Je dois avouer que si nous n'avions à notre disposition que le réseau routier encore si lacunaire que depuis vingt-cinq siècles a su ménager à la surface de l'univers spirituel ce que nous appelons peut-être improprement la pensée pure, je ne verrais guère quant à moi le moyen d'accéder à ce continent lointain et même d'en affirmer l'existence. Mais par bonheur il n'en est pas ainsi : les artistes authentiques ont su se créer des voies de pénétration autrement directes qui ne sauraient figurer sur les cartes de l'entendement, mais par où s'avancent à leur suite tous ceux qui ont capté leur message. En ce sens, j'oserai affirmer, en dépit de toutes les dénégations, que les grands musiciens non moins que les grands peintres nous enseignent le réel ; c'est trop peu dire qu'ils favorisent ou qu'ils stimulent : ils amorcent organiquement les rares et dangereuses aventures de la connaissance qu'entreprennent périodiquement quelques penseurs généralement incompris. Là est peut-être le secret de l'intime et personnelle gratitude que je voue pour ma part à la mémoire de Paul Dukas. Je ne l'ai vu que pendant dix minutes, quelques semaines avant sa mort, mais ses intuitions fudgurantes ont orienté depuis bien près de trente ans le cours tâtonnant et sinueux de ma réflexion métaphysique.

GABRIEL MARCEL.

